

Title	Littérature de la Correspondance ou études thématiques sur le monde d'Henri Bosco (I)
Author(s)	KATSUNO, Ryoichi
Citation	仏文研究 (1975), 1: 14-34
Issue Date	1975-08-31
URL	<a href="http://dx.doi.org/10.14989/138538">http://dx.doi.org/10.14989/138538</a>
Right	
Type	Departmental Bulletin Paper
Textversion	publisher

Littérature de la Correspondance  
ou  
études thématiques sur le monde d'Henri Bosco

(I)

RYOICHI KATSUNO

**Avant-propos**

Dans cet essai, nous tâcherons de donner du relief à des phénomènes qui caractérisent l'œuvre d'un écrivain contemporain, vivant presque en ermitage dans le climat enchanteur du Midi. Nous essayerons de considérer son œuvre sans nous entraver dans la méthode chronique ; nous décomposerons une fois quelques œuvres importantes pour les recomposer ensuite en énumérant lesdits phénomènes. Par cette méthode nous pourrions démontrer l'essence de cet écrivain d'une façon plus impressionnante.

Alors nous allons traiter d'un écrivain français — de qui peu parlent même en France<sup>1)</sup> — qui, « né en 1888 à Avignon, issu d'une famille provençale d'origine piémontaise », aime la terre de son pays natal : Henri Bosco. Nous commençons cet essai par le climat où se déroule son monde littéraire, car presque toutes ses œuvres ont ce climat non seulement comme décor, mais plutôt le vivent d'une manière sensuelle et mystérieuse.

Donc le chapitre I jouera le rôle du prologue sur tout cet essai. Et le chapitre II sera affecté à un phénomène mystérieux : palingénésie qui apparaît typiquement dans *Hyacinthe* (1940) et *Un Rameau de la Nuit* (1950), ensuite dans chapitre III, chapitre le plus important, nous traiterons par la méthode phénoménologique deux des quatre éléments : feu et eau, qui composent le noyau de la littérature d'Henri Bosco. Comme de juste, à la base de ces deux, il y a toujours la Terre, et le chapitre IV à un des leitmotifs de sa dernière carrière des lettres : idée de la lignée. Puis le chapitre V assumera l'analyse des types des personnages : héros, héroïne, narrateur et même ou bien surtout comparses, car dans le monde de cet écrivain, ces derniers se

chargent du rôle non moins important que celui des autres. Enfin dans le dernier chapitre, épilogue comme qui dirait de cet essai, nous dirons un petit peu de ce qui restera à dire.

## Chapitre I

### *Climat, nature, objet...*

Depuis ses trois premiers romans : *Pierre Lampédouze* (1924), *Irénée* (1928), *Quartier de Sagesse* (1929), Henri Bosco ne cesse de célébrer avec une volupté inlassable le Rhône, Avignon, le Comtat Venaissin, Tarascon, Marseille etc. Oui, Marseille aussi; lui est un des Méditerranéens. Cependant c'est rarement que nous y voyons des tableaux hospitaliers, familiers et innocents de cette ville populaire; chez Bosco nous trouverions un autre Marseille.

Mais nous n'y verrions pas moins un Marseille pittoresque et tapageur, plein d'une couleur criarde et d'une vitalité presque saine...

De bon matin, dans la brise salée qui commence à se mouvoir pour chasser le reste du sommeil épais, on entend le cri des poissonniers basanés mettant enchère sur leurs marchandises qui, dans les caisses, se meurent d'une manière si paisible et si contente. Derrière eux, à côté des chariots, il y a des figures béantes de leurs femmes et enfants. Pourtant ce n'est qu'un très petit coin de cette ville. Au port, le long du quai, règne-t-il encore un sommeil, sommeil qui n'a aucune forme précise, c'est-à-dire sommeil baigné d'une attente vague. (Plus tard nous verrons se développer ce sentiment "attente équivoque" pour devenir le motif important de cet écrivain.) Mais dans cette sorte de silence, on reconnaîtrait facilement une tranquillité qu'on voit souvent chez la bête qui se met en garde avant de s'acharner dans l'acte violent. D'ailleurs il y a docks, chantiers, treuils, filins, haussières..., qui se présentent sous l'apparence impassible. Ainsi à mesure que le soleil devient haut, ils reprennent peu à peu leur animation habituelle, et autour desquels la scène se rend pittoresque. Partout couleurs primitives : matelots cossus qui boivent le café sur le pont, capitaines qui trinquent gaîment avec les marchands,

«colonies qui, en pagnes jaunes», débarquent des bananes. Et sur les paquets une variété de pavillons qui flottent au vent.

Ainsi à la tombée de la nuit, la ville se séquestre de nouveau dans un brouillard apaisant, et si l'on est à bord, on voit se fondre la constellation familière dans les lumières du rivage pour y édifier un univers inconnu. Alors la ville devient comme un corps humain qui cherche une pensée douceâtre après la journée nerveuse...

Pourtant n'y a-t-il pas un autre Marseille, Marseille qui n'est pas hospitalier ni familier ni innocent? En effet il y en a un autre. Donc un jour de l'été anormalement chaud, suivrons un peu le narrateur de *L'Antiquaire* (1954) et nous connaissons cette ville sous tout un autre aspect. Ce n'est plus la ville terrestre, mais un lieu de l'âme. Nous y assisterons au drame mystérieux où grouillent d'un air suspect les gens fantomatiques, gens pleins d'arrière-pensée, et nous écouterons souvent leurs dialogues spéculatifs qui ont lieu au-delà de la conscience quotidienne. Même sur les visages de la foule qui s'écoule presque automatiquement sous la chaleur étouffante, on ne pourrait reconnaître aucune physionomie de l'être humain de ce monde-ci. Obsédée d'une sorte de folie, elle va et vient dans la rue où surplombe l'ombre sinistre d'un autre monde. La vie mentale se dissolvant lentement, il ne reste que l'anonymat abstraite. Donc notre corps perd le poids et notre âme le volume. Le corps et l'âme, l'un et l'autre, se recherchent assidûment mais en vain. Ici délire, divagation, hallucination, accès..., tout devient l'affaire habituelle. Homme comme ville, ils présentent des figures qui nous surprennent quelquefois dans le cauchemar fiévreux. Néanmoins il ne règne pas moins une tranquillité, tranquillité trop lucide. Chacun connaît impeccablement son rôle à jouer dans ce monde pour ainsi dire diabolique. C'est alors que se découpe une sorte de sagesse, bien que cette sagesse s'accompagne toujours d'une teinte hérétique. Par exemple, ou dans le sous-sol d'une maison antérieure qui se cache au fond d'une ruelle de cette ville, ou dans un hôtel du pays natal du narrateur, quels étranges propos n'entend-il pas! Oui, propos bien étranges mais baignés par une sagesse lugubre. En voici un morceau adressé par le maître au narrateur que le pur hasard a emmené dans cette

maison :

[...] Une multitude, Monsieur, universellement insatisfaite! Comme moi, comme vous, partout et toujours. Et ici même, ici, où ce magasin poussiéreux qui porte enseigne d'*Antiquaire* n'offre aux clients [...] aucun objet d'un tel commerce; [...] ici où depuis votre entrée, rien ne peut vous paraître vrai ni vraisemblable, ne le niez pas; car Mathias<sup>2)</sup> ni Raphaël<sup>3)</sup>, ni moi, ni mes paroles, n'ont cet air naturel que l'on trouve aux gens bien reconnaissables, je veux dire qui se présentent toujours à vos yeux avec des corps tangibles et qui occupent toujours vos oreilles avec des discours déjà entendus...<sup>4)</sup>

Déclaration parfaitement consicente de celui qui se connaît comme habitant d'un ature Marseille qui échapperait heureusement (!) aux yeux vulgaires. C'est le monde de l'Ombre où tous les êtres concrets sont réduits à une pensée ou bien à un non-être. C'est un thème familier pour le lecteur d'Henri Bosco.

De même, dans un de ses chefs-d'œuvre *Un Rameau de la Nuit*, Marseille se présente sous cet aspect de là-bas. De nuit avec Frédéric Meyrel, héros-narrateur, qui habite cette ville – c'est pourquoi pour lui cette ville a une signification plus grave que pour le narrateur de *L'Antiquaire* –, force nous est d'assister au rite macabre et ensuite à l'apparition de l'image d'une fille morte dans un bateau abandonné. Nous en traiterons plus tard minutieusement.

En tout cas il y a toujours la mer, par laquelle se couve la fantaisie du pays de cocagne; nous voyons s'y former peu à peu l'archétype du fameux Cyprien (trilogie : *Hyacinthe*), de Bernard (*Un Rameau de la Nuit*), de Cornélius (*Malicroix*) et de Sabinus (*Sabinus*) – personnages typiques de cet écrivain qui, dans leur jeunesse, ont voyagé dans les îles du Sud et, en conséquence de cela, possédé le pouvoir occulte et infernal. Pourtant la mer n'est pas non plus chez Bosco l'existence matérielle et extérieure. Feuilletons par exemple quelques pages du roman le plus mystérieux de cet écrivain : *Le Récif* (1971) :

(( [...] c'était la mer qui te regardait...))

Oui, c'était elle, certainement elle, c'était la mer... J'étais donc sur mes gardes. Nous nous observions. Elle me voyait, elle me touchait, elle prenait la forme de mon corps. Sa présence, je la sentais au passage de son souffle tiède, à l'odeur du sel. Mais je ne la voyais pas. [...] Elle veillait, elle se tenait, attentive et droite, entre cette obscurité suffocante, qui était une émanation des eaux, et ma propre nuit intérieure...<sup>5)</sup>

Là une lutte cruelle entre l'homme et la mer, mais c'est la lutte désespérée pour celui-là. Car il ne peut pas voir son ennemie; il est en vain sur ses gardes; il l'observe en vain, quoique l'équilibre se tienne à peine. Sous la surveillance maléfique et persistante de cette mer qui prend en surplus la forme de son corps pour devenir ensuite sa ruine intérieure à lui, la lutte sans victoire lui devient fatale. Une fois détendu, il ne pourrait pas empêcher de tomber en somnolence qui l'entraînerait par la suite vers une espèce de mort où il finirait par devenir un être sans poids, sans forme, un être aboli par la capacité maléfique de la mer. De même temps il sent en lui l'ascension latente d'une présence tellement insinueuse qu'il devient une pauvre création de la mer. L'eau le pénètre, l'homme est dans la mer; elle le vainc. En un mot il n'est plus qu'un objet inorganique, tandis que la mer, personnifiée, se métamorphose en une créature voluptueuse. Alors elle n'est plus la mer vulgaire, mais la mer pure, mer de la mer, qui respire à pleins poumons l'air de là-bas pour en émaner les miasmes imprécatoires. En effet elle est au cœur du royaume préféré de cet écrivain. Et l'homme, étant à la merci de sa puissance captivante, lui sert de récipient favorable. Sur ce génie de l'eau, nous étudierons dans le chapitre III.

Toutefois pour le lecteur d'Henri Bosco, la plus chère scène, c'est la campagne solitaire de la Provence. Une fois entré dans le monde de Bosco, il sentirait se trouver sous l'incantation sensuelle et verrait grouiller autour de lui des figures surnaturelles. Mais d'où vient cette sensation? Bien sûr «solitude intérieure et espaces inhabités favorisent la confusion du réel et des songes». Donc dessinons «solitude intérieure et espaces inhabités» de la campagne de la Provence.

Maintenant nous sommes au bord de la Méditerranée et au pied des Alpes. Le Rhône coule au milieu de la vaste zone humide de la Camargue, chassé du vent, de la pluie, pays hostile à l'homme.

Déjà l'hiver décline peu à peu. Sous le silence encore grave, quelque chose d'innommable commence à se mouvoir et à tenter de percer le couvercle pesant de l'hiver. Un changement se prépare sous main, bien que les gens feignent obstinément de ne pas s'en douter. De temps en temps ils portent vue vers les Alpes, — geste devenu invétéré chez eux. Mais rien, rien que la neige. Ainsi s'écoulent les jours sous l'attente inavouée. Par boutades les tourbillons viennent en soulevant des flocons de neige, sans apporter pourtant aucun désordre dans la vie campagnarde. Toujours silence. On pourrait marcher pendant les lieues sans rencontrer âme qui vive. Même les bêtes — ou domestiques, ou sauvages — ne montrent nul indice de changement. Mais elles sentent, fort plus tôt que les gens, quelque chose de nouveau se couvrir sous la neige. Les yeux perspicaces reconnaîtraient courir le frisson symptomatique au poil du chat qui se pelotonne auprès de la cheminée.

Ainsi après la préparation sournoise, un de ces jours survient le dégel. Partout on voit les flaques boueuses sur lesquelles les gardians mènent leur manade dont les bedons sont pleins de taches d'éclaboussures. Le Rhône augmente de jour en jour son volume d'eau. Puisque l'eau domine la vie humaine extérieurement comme intérieurement et la hante tantôt avec délices, tantôt avec cauchemars. Elle rappelle aux gens ses antiques bienfaisances et dévastations. Au trouble évoqué par le cru du Rhône ajoute celui que le vent du sud emporte de la Méditerranée. Les oiseaux reviennent pour faire vibrer l'air de murmures, de souffles enivrants, de gazouillis. Ivresse troublante. Toutefois une fois arrivé le trouble, ce n'est plus le trouble. Cela devient une habitude banale. Loi implacable de la vie humaine. Donc le calme revient aux faits et dits de mazetiers qui font le va-et-vient entre le champ et le mas. La lumière devient de plus en plus riche et vorace; les horizons s'éloignent pour rendre la vue vaste. Comme cela, en dépit de quelques retours de froid, le printemps s'enracine et incline ensuite légèrement vers l'été, saison de transhumance. Chaque mouvement de la nature, à peine réveillé, bat déjà son plein.

On se trouve au milieu du tourbillon de tous les instincts de vie. C'est alors que le sentiment d'une autre impatience naît dans les bêtes à laine, à lait; le souvenir des herbes des Alpes leur stimule le sang. Ainsi implique ce nouveau trouble les bergers, gens des hautes terres. Bêtes et bergers, aimantés par le puissant courant de la saison, ils se mettent en route pour les alpages. C'est plus que le renouveau des instincts endormis; mais une surabondance vitale qui vient de trouver un débouché honorable. Et en bergers, il règne connaissance et sagesse. Les soins donnés aux bêtes s'accordent avec le sentiment grave, des mots propres et bien mesurés, des gestes pleins de réflexion. Ils connaissent bien ce qu'est le monde, ce qu'est la vie et les acceptent tels qu'ils sont, avec une confiance passive<sup>6</sup>). D'autre part les mazetiers, gens des bas-pays, suivent des yeux sans mot dire et avec indifférence — ce n'est qu'en apparence, cela va de soi — les troupeaux qui trottinent s'accompagnant de la sonnerie de mille grelots<sup>7</sup>).

Si vous visitez ces pays, vous voyez se dresser des huttes sobres qui ressemblent, dit-on, à « de lourds bonnets, à des coiffes en pierre. » Ce sont sans doute les demeures des bergers qui aujourd'hui comme autrefois font paturer d'une façon merveilleusement patiente leur troupe. C'est la vocation presque sainte...

Maintenant on est au cœur de l'été. « Chaque matin, il se lève, à l'est, au delà de l'Escal, une matinée calme qui s'ouvre lentement jusqu'aux douze coups de midi, pour redescendre avec une égale lenteur vers une soirée pure et longue » où les gens s'attardent dehors en regardant le ciel étoilé. Quelquefois le vent apporte l'odeur lointaine de la Méditerranée et le bruit presque imaginaire de la marée, tandis que sur les flancs des Alpes on voit se lever des fumées de bergers en transhumance, par lesquelles on se rassure sur la vie d'en-haut. Cependant sur la basse-terre, l'eau se fait rare. Les plantes qui poussent difficilement entre les cailloux deviennent cassantes et rêches. Sous le feuillage serré, immobiles, les reptiles se lovent en émanant les miasmes enivrants. Peu à peu on se plonge dans une tacturnité opiniâtre. L'impatience s'accumule. Partout une onde de feu invisible. Alors même les raisonnables et les prudents agiraient à leur fantaisie sous les effets de la chaleur toride, car

il y a sans aucun doute une concordance entre la chaleur solaire et les troubles mentaux. Donc on est à deux pas du délire. Ainsi un matin on voit changer le temps; deux ou trois nuages roussâtres flottent au-dessus de l'Escal, nuages cependant de mauvais augure dont la couleur devient de plus en plus foncée, dont le nombre et le volume augmentent si rapidement qu'à cet après-midi le ciel est complètement couvert. L'air est lourd. Toujours le silence. Mais un autre trouble s'élève dans le cœur; l'impatience, qui aspirait à n'importe quoi d'éclatant, se change en crainte. On reconnaît que la masse de nuées est chargée d'orage. La journée est morne; on retient son haleine. De nuit la lumière moins franche s'embue d'une façon obscène; elle étouffe sous les ténèbres volumineuses. L'électricité entasse son énergie en l'air. On la sent sur la peau qui devient anormalement nerveuse. Cependant l'orage n'éclate pas facilement quoiqu'il soit là, chargé à crever. Des jours et des nuits passent. Rien n'arrive. Tout est en suspens. On se renferme dans une immobilité étrange come le fait le narrateur du *Mas Théotime* (1945) quand il doit cohabiter avec le meurtrier. En tout cas l'orage en suspens déchire les nerfs. L'éther vibre; on vibre. En ce moment-là couve un nouveau phénomène psychologique; la crainte se recharge en impatience. De nouveau on aspire à ce que l'événement éclate le plus tôt possible. Cette fois-ci on n'hésiterait pas à s'exposer à tous les risques pour évoquer n'importe quel accès. On veut en finir coûte que coûte, car sans risquer le tout pour le tout, la crainte l'emporterait de nouveau sur l'impulsion. Maintenant partout où l'on se trouve, une puissance magnétique fait frissonner l'air; l'orage est imminent. Tandis que sur la terre rien que le silence, silence insolite. Sur la terre tous se tiennent sur leurs gardes... Enfin l'orage survient : il tonne, il fait des éclairs. Flammes éblouissantes et pluie diluvienne. Tous, libérés de l'attente angoissante, se précipitent dans la violence de la nature...<sup>8)</sup>

Et un jour on aperçoit l'été incliner vers l'automne, saison des vendanges. L'automne de cette région est particulièrement suave, et sa clarté enchante les éléments terrestres, et s'y maintient l'opaque foisonnement des choses et des êtres dont l'immobilité est troublée comme d'un signe suggestif par le vol de la gent ailée. C'est la saison où l'on retourne dans la confiance en nature

et en soi-même. Donc étant enveloppés du tourbillon de feuilles mortes, on entend sans aucune arrière-pensée les grelots de troupeaux qui reviennent de la transhumance. A la nuit close, on fait le dialogue méditatif avec soi-même sous la lampe de style ancien.

Pourtant l'automne est aussi la saison de la tempête. Dans *Malicorix* (1948), quels aspects pathétique voyons-nous se développer, aspect du climat sauvage d'une île de la Camargue qui se démène avec les vents, les pluies, et aspect touchant d'une hutte fragile qui lutte bravement contre la violence grandiose de la nature. Quoi qu'il en soit, un beau matin, on remarque qu'il gèle dans l'aire de son mas...

Déjà on est en hiver. De jour, malgré la luminosité étincelante que la blancheur de neige provoque, les chambres se plongent dans le ternissement fumeux, tandis que de nuit la lumière de la lampe devient si claire. On sort peu. Mais l'ouvrage ne manque pas : tous les ustensiles d'agriculture et de ménage exigent les soins minutieux. Et ces ustensiles en repos commencent à vivre la vie non-quotidienne et vous mènent à la contemplation qui favorise la naissance des songes. Par dedans la maison, la tièdèur qui vient du feu de la cheminée se met à parcourir en y apportant une béatitude. Alors commence une rêverie d'où naît une autre, et ainsi de suite. Si l'on cause avec un ami qui a coutume de vous rendre visite à la tombée de la nuit, on ne se parle qu'à voix-basse. Peu à peu le dialogue se change en monologue. En effet le monologue est l'état d'âme caractéristique qui règne sur le monde de cet écrivain. Quelquefois on entend glapir le renard qui trimarde en quête de gibiers en gravant des empreintes sur la neige. Lassitude ou bien langueur de la campagne hivernale où l'on commence à voir l'invisible, à entendre l'in audible, bref on devient alors visionnaire et vit dans l'imaginaire. Et les enfants, emmaillottés de bien-être de dedans, sont tout oreilles pour entendre parler les légendes ou glorieuses ou lugubres de leurs ancêtres. L'idée de la lignée s'enracine ainsi dans le cœur.

Voilà l'atmosphère de quatre saisons de cette région où l'on attend de toutes choses une âme, car la région possède une âme, ou plutôt elle est l'âme même. Et c'est cette âme-là que le monde d'Henri Bosco respire et

nous en communique la force enchanteresse.

Ainsi venons-nous de peindre sommairement le climat du monde de Bosco. D'ici nous étudierons le caractère général de la nature et de l'objet qui se développent sur ce climat.

Dans l'œuvre de cet écrivain, la nature se montre comme un être chargé d'une sorte de personnalité; nous devons donc la prendre comme une personne. Et en elle qui est teintée d'une spiritualité tantôt pure, tantôt licencieuse, nous voyons flotter l'ombre visqueuse du monde des fantômes. Il en résulte que chez Bosco la nature est encline à apparaître sous l'aspect "nocturne", non pas l'aspect "diurne", et que l'on va du raisonnable au déraisonnable, du visible à l'invisible, du touchable à l'intouchable; bref du réel à l'imaginaire. D'où vient la supériorité du rêve sur la réalité; l'obscurité domine la lucidité. Écoutons parler le narrateur de *Mon Comgagnon de Songes* (1967):

J'avais eu une enfance grise, mais le long de ses jours et de ses nuits j'avais inventé pour me consoler de cette existence incolore une autre enfance merveilleuse qui tenait sa vie de mes rêves, et mes rêves m'émerveillaient.<sup>9)</sup>

Cette tendance va nécessairement jusqu'à envelopper même le réel par le voile néfaste. Si l'on croit de bon cœur ce qu'on fait, entend, voit, on ne peut pas empêcher de le couvrir avec une signification non-quotidienne. Ainsi tous ceux qui sont réels — ou personne, ou objet, ou événement — ne se procurent l'authenticité que pour se donner les figures du songe. On ne doit jamais disposer même les objets familiers — par exemple chambre, table, verre, casserole, pain etc. — en vue des commodités et des facultés qui leur sont données dans ce monde-ci, mais il vous faut les contempler par leur propre vie spirituelle et dégager des objets vulgaires ce qu'ils retiennent de pur en dessous de leur forme banale. Nous pouvons lire dans *Le Jardin d'Hyacinthe* (1946) la phrase suivante :

Le moindre bout de pain posé dans la corbeille en prenait un aspect un peu étrange. Tout en restant un aliment familier à la table, il devenait aussi le pain de l'âme. [...] On ne pouvait plus le manger machinale-

ment. On savait que c'était un pain pétri dans l'espérance, une nourriture sacrée.<sup>10)</sup>

Voilà le pain regardé sous l'angle non-quotidien; c'est le pain spiritualisé pour ainsi dire; il domine son mangeur. Il se nourrit de son mangeur plus que celui-ci ne se nourrit de lui. Dans cette façon de considérer, il y a la conscience "nocturne" où tout ce qui se cache sous prétexte de son usage journalier commence à se mouvoir afin de prétendre sa raison d'être dans son royaume, royaume ténébreux. Alors de même manière, nous pourrions parler de la nature.

Quand on aspire l'air un peu fortement, on retrouve tout d'abord l'odeur de la feuille fraîche, puis celle de l'écorce, puis celle de l'aubier, enfin on va à la racine. Tout l'arbre ainsi descend en vous. Si c'est un chêne entier qui entre lentement dans votre souffle, la sève se mélange au sang, la force sombre de la terre s'épanouit dans l'être...<sup>11)</sup>

Ici l'arbre joue la rôle d'un entremetteur de la correspondance entre la terre et l'homme. Ci-dessus nous avons dit que nous devons prendre la nature comme une personne. Par exemple, à l'image d'un arbre traversé par le ramage des veines s'ajoute celle de l'homme. Ainsi se mélange la sève au sang pour y établir la vie commune où l'homme se voit transporté dans un autre cours et unifié à la cadence de la nature dont il sent les vibrations, dont il épouse les mouvements, où il n'y a plus rien de lui qui ne s'identifie avec le rythme du monde. L'homme va et vient dans cette vie commune, de même l'arbre va et vient en elle portant lui aussi le sang. Ils se baignent dans un même fluide. Là il n'y a aucune immobilité, aucun suspens. Exister, agir, devenir, se métamorphoser..., tout se trouve dans le mouvement. Donc notre sang descendra en parcourant la racine jusqu'au profond de la terre et y ruminera inlassablement le souvenir encore vif de l'antique devenir terrestre. Nous y puiserons le suc de la terre pour en fertiliser notre existence corporelle et spirituelle, tandis que l'arbre se nourrit de notre sang pour participer à la vie humaine. Donc la personnalité que possède la nature chez Bosco a une tendance à se rendre plus spirituelle. Communauté intime qui échappe à la

conscience "diurne".

Ici nous voudrions étudier un peu ce qu'est l'arbre dans la littérature de Bosco. Comme on peut s'en persuader facilement, l'image de l'arbre est celle d'une volonté qui se dirige avec acharnement vers le ciel et la terre. Le tronc se dirige vers la voûte céleste, tandis que la racine poignarde la surface de la terre. Par essence, la végétation de l'arbre prend une direction verticale, direction qui fait parade d'une certaine volonté. Pourtant cette volonté est celle de l'assimilation, non pas celle de la lutte ou du refus. Comme de juste l'assimilation n'est pas moins l'action pathétique et violente. Bien, par cette action l'arbre peut se hausser à la taille de l'humanité en tant qu'arbre même dans sa substance. Donc, si l'arbre est un être qui symbolise une volonté, notre camaraderie avec lui ne laisse pas faire de nous ses semblables. Par cela on peut dire que l'arbre est le récipient de l'âme humaine. C'est pourquoi le fameux Cyprien a détaché l'âme d'une jeune fille nommée Hyacinthe pour l'enfermer dans un arbre<sup>12)</sup>.

Regarde ce feu. [...] Il y a peut-être dans ces flammes sombres, juste en ce moment, une âme qui brûle. [...] Une âme dont il a besoin aujourd'hui pour prolonger sa vie, pour tenter de nouveau d'imposer à la terre sa puissance qui l'a trahie. Il voudrait maintenant la retirer de l'arbre.<sup>13)</sup>

Une fois brûlé l'arbre en question, l'âme d'Hyacinthe serait aussi perdue; il faut à Cyprien coûte que coûte en retirer cette âme pour la rendre au corps dont il l'a séparée qui sommeille répandue dans les veines de l'arbre en s'y mêlant à la sève et qui aspire encore à son corps vide. En effect ce n'est pas moins de la démesure dans l'orgueil de l'homme que de ravir l'âme humaine à son corps pour captiver dans la nature, mais l'important est que Cyprien jette son dévolu sur l'arbre à l'occasion de cet acte sacrilège. Ainsi se montre l'arbre comme symbole de notre aspiration à l'union avec la terre. Cyprien, par l'intermédiaire de l'arbre, rêve de construire le paradis terrestre où l'homme peut jouir avec l'aide de la nature d'une vie pure en surmontant son existence mortelle. D'où l'on pourrait dire que l'arbre est l'être le plus organique du monde. Aussi dans *Le Jardin d'Hyacinthe* il y a une épisode

très signifiante en ce qui concerne l'arbre. Un soir, oisif, le narrateur de ce roman prend l'air dans la cour et va se mettant en état de rêverie. Alors il sent glisser en lui une crainte ineffable et voit la scène étrange.

Elle (= une crainte) me prit si vivement que tout d'abord je ne vis pas l'être mystérieux... C'était une grande racine. Elle avait poussé tout à coup, et [...] maintenant elle remuait. Une racine noire, libre de tout arbre, et vivante. Elle se déplace lentement, [...] puis s'arrêta devant le seuil du pavillon [...]. Cette chose se déployait et d'elle-même mollement tirait des anneaux noirs [...]. Peu à peu cette vie sans nom et ce déroulement sans origine [...] créaient sur le seuil un reptile. Il oscillait. Par ondulations il reformait sans cesse son corps indéfiniment dilué sous la fluidité de sa matière. Maintenant on pouvait distinguer un serpent énorme...<sup>14)</sup>

Et cette même nuit, la servante Sidonie fait un mauvais rêve. Elle en rend compte au narrateur:

- J'ai rêvé de bête...
- Quelle bête?
- Je ne sais pas. Une bête sans nom. Mais c'était une bête...
- Et à quoi elle ressemblait, votre bête?
- Je ne peux pas le dire. A rien. Tenez, il me semble qu'elle rampait comme une racine vivante...<sup>15)</sup>

Pour nous qui connaissons l'histoire racontée dans *L'Ane Culotte* (1937) qui est le premier livre de cette trilogie, cette scène a une certaine signification. Mais ici n'en tenons pas compte. Ce qu'il faut considérer, c'est que l'image de la racine évoque celle du serpent qui concerne lui aussi l'essence de la terre et, au point de vue folklorique, est l'objet du culte de l'eau. Et cela deviendra le sujet si favorable du chapitre III.

Quoi qu'il en soit, on peut au moyen de l'arbre prendre part au rythme de la terre. Alors la terre, qu'apporte-t-elle à l'homme? Quel aspect lui montre-t-elle? Pascal Dérvat, narrateur du *Mas Théotine* écrit:

Une terre belle [...]. Je l'aimais, je le savais, et d'elle à moi, s'était établi peu à peu un accord de raison et de sentiment, par quoi je lui

donnais mes soins et le plus lourd de mes soucis; mais elle me rendait en raisins, en fruits et en grandes céréales, l'affection que je lui portais et qui cependant lui valait de l'hiver au printemps, tant de fatigues souterraines.<sup>16)</sup>

Là sagesse calme, confiance naïve, communication heureuse. Tout s'y baigne dans la lumière paisible de la Provence. La terre et l'homme sont gonflés de bonne volonté et de bon sens. C'est la terre regardée sous l'angle "diurne". Entre l'homme et la terre il règne l'amour également partagé. Même la loi d'offre et demande n'a pas du monde l'usage vulgaire; elle s'appuie sur la mutualité heureuse. L'homme et la terre exigent le service l'un de l'autre sans se connaître exigeants, car de deux côtés l'exigence est la seule expression de sympathie, d'adhésion, de coexistence. Ainsi se placent-ils au dedans des enviabiles crues de la vie et créent la noblesse primitive de l'univers en se communiquant l'entente bénite.

Pourtant cet aspect, qui est familier pour le lecteur de Jean Giono et d'Henri Pourrat, est plutôt rare chez Bosco. On aurait l'expérience que la fortune extraordinairement heureuse tend à provoquer la prémonition de mauvais augure et que l'ombre menaçante glisse dans le cœur. Surtout chez Bosco l'aspect "diurne" traîne derrière lui l'aspect "nocturne". Nous allons donc étudier le monde de Bosco sous cet aspect.

Ici délire, absurde, trouble, obsession..., en voilà qui vous guettent sournoisement. Le narrateur de *Mon Compagnon de Songes* qui est, semble-t-il, le double de l'auteur écrit:

J'aime y voir clair. [...] Curieux d'aller au fond, de connaître le fin mot des choses, mais craignant toujours de le découvrir et, arrivé sur le point de le faire, reculant et parfois m'arrêtant net. Car si j'ai aimé la clarté, j'ai aimé tout autant l'inexplicable. Tout autant sinon plus...<sup>17)</sup>

Sinon plus? C'est une façon de dire. Le climat de la Provence que nous avons déjà dessiné nous fait prévoir le penchant à l'inexplicable. Comme de juste se forment lentement, chez les gens qui vivent dans cette sorte de climat «le goût et le besoin de la vision, la secrète passion des figures surnaturelles»,

et au centre desquelles il y a le pouvoir ensorcelant de la nature.

Mais vu de dehors cet aspect n'a aucune particularité à dire, il y a seulement la scène banale. Pourtant sur cette vue vulgaire, on voit se dessiner des signes, grouiller des figures, se prolonger des ombres, glisser une folie se former une certaine sensation. Alors on est contraint de voir le monde sous cet aspect. On n'est plus en humeur de vivre en des lieux quotidiens on s'abandonne à la volupté de la divagation et y goûte un plaisir secret. Et la puissance de la nature possède le caractère latent. Même l'orage qui se déchaîne en éclat féroce, il n'explose qu'après la préparation malicieuse. Donc au cours de la préparation, tout en accumulant l'énergie dévastatrice il vous met sous l'envoûtement irrésistible; nous l'avons déjà écrit. Écoutez toutefois le monologue du narrateur d'*Un Rameau de la Nuit*:

Orage muet, orage maintenant descendu tout entier dans l'épaisseur des arbres et là prêt à jaillir d'un seul éclair pour emflammer le bois et incendier toute la montagne délirante de feux cachés... Moi-même, de tels feux j'alimentais mon propre délire.<sup>18)</sup>

Ici le narrateur goûte avec un plaisir presque sadique le présage de l'éclat. Plus l'arrivée de l'éclat retarde, plus ce plaisir grandit. Voyant apparaître et s'assombrir de volumineuses masses de nuages, on se renferme dans une taciturnité sournoise et y rumine des images sensuelles. C'est par l'intermédiaire de cette atmosphère psychologique qu'a lieu une communauté sinistre entre l'homme et la nature. Le narrateur murmure plus tard: «Étais-je encore un homme ou une parcelle de l'orage? Une âme ou la tempête?»

Maintenant nous allons traiter des objets. Objets plutôt quotidiens. Mais de même que le cas de la nature, il s'agit toujours de la personnalité et de la spiritualité qui irradient de leur existence. Rappelons-nous la description du pain citée ci-dessus. Le pain vulgaire, aliment familier à la table, mais pétri par les mains de Sidonie et pénétré de son âme à elle, il devient le pain de l'âme. Bref travaillé par le sentiment de l'homme, il s'en charge pour participer à la vie humaine. De plus il y a une chose à noter: ce pain est d'abord l'objet "travaillé"; mais une fois travaillé par l'âme humaine, il s'

change en matière qui "travaille". En effet chez Bosco la caractéristique des objets consiste dans leur activité spirituelle. A première vue ils n'ont pas l'air de "travailler". Mais ils "travaillent"; ils respirent un pouvoir occulte et en émanent l'ascendant. On doit donc se garder de disposer les objets en vue de leur faculté usuelle, car c'est une faculté provisoire pour eux. Des objets on voit se dégager ce qu'ils ont de substantiel à travers leur forme banale. Par exemple le narrateur d'*Un Rameau de la Nuit*, qui rentre dans sa chambre après une longue absence, est saisi soudain d'une sensation étrange et s'y sent étranger. Cependant il y a heureusement la vieille table qu'il aimait depuis longtemps. Il écrit:

Cette table, je l'ai appuyée, tout au fond de la pièce, contre le mur. Une table très large, très profonde, en chaîne massif. Je l'aime beaucoup; jamais elle ne bouge et je tiens sa solidarité pour salutaire à la pensée. Etant vieille et polie par un très long usage, elle donne, quand on s'accoude à son plateau, une sensation de bois plein qui inspire la paix et la confiance.

Elle m'inspire cette paix et cette confiance; et aussitôt toute étrangeté disparut [...]. J'étais chez moi.<sup>19)</sup>

Comme cela la spiritualité qui suinte des objets met le narrateur en contact avec une sphère psychique où il connaît la substance de chaque objet. Ici la table n'est pas autre chose que la table, table pure, table même. Elle est toujours l'ustensile sur lequel on prend le repas, mais on ne peut plus la soumettre, car elle est déjà sur un pied d'égalité avec l'homme; elle ne se résigne plus à être uniquement à son service; elle jouit fièrement d'une indépendance.

Feuilletons par un autre exemple quelques pages de *Mon Compagnon de Songes*. Nous y trouvons le narrateur méditer devant le mur.

Ce mur [...] n'avait pas d'ouverture. [...] Du côté qui donnait vers moi, sur la terrasse, il était humain, affectueux. Mais c'était un mur malgré tout, et peu ou prou dans chaque mur s'affirme un dessein inexorable. Il doit séparer. On peut le décorer, y percer une porte, l'attendrir, le rendre indulgent, il n'en garde pas moins en lui l'idée originelle qui a été d'élever un obstacle. C'est là son destin. [...]

Je ne pouvais pas croire que ce mur si grave et si vieux ne souffrit pas d'être malgré lui un obstacle.<sup>20)</sup>

Ce mur, c'est un mur comme tous les autres. Pourtant livré à lui-même, il trahit enfin son visage véritable. Le narrateur, qui est sujet à s'adonner à des rêveries, y trouve un complice inespéré; ce mur est pour lui une merveilleuse matière à imagination. S'étant débarrassé des impuretés, il n'est pas moins le mur, barricade infranchissable. Toujours fidèle à son rôle, il va possédant un autre rôle; quoiqu'il soit la barricade, ou plutôt à cause de l'être, il se donne largement à l'imagination du narrateur. Loin de lui fermer l'horizon, il lui ouvre un espace et lui montre un monde plein de mystères. Alors sans aucun obstacle de la réalité aride, le narrateur peut donner libre cours à son imagination et orner le monde qui se déroule derrière ce mur par la fantaisie délirante. Et grâce à la barricade, le monde qui existe réellement n'existe plus et qu'un autre monde fictif devient pour le narrateur la seule réalité possible. On peut dire que le mur est un papier blanc où le narrateur peint à sa guise. Le mur exclut l'espace réel et aride pour y remplacer un autre espace qui n'est pas moins impossible. On voit se former entre le mur et l'homme une amitié secrète où il y a une volonté vers le monde primitif. Et cette volonté leur sert de lien occulte.

Néanmoins parmi les objets du monde "boskien", le plus cher à son lecteur, c'est la lampe, lampe autant que possible de style ancien. Dans beaucoup de ses œuvres on la voit éclairer tantôt sobrement, tantôt mystérieusement. Et devant sa demi-clarté favorable aux songes, aux rêveries et aux évocations, une pensée d'abord anonyme naît, se dilate, se rend claire. Sagesse et fantaisie s'y mélangent. Car elles sont souvent le produit de la nuit, et la lumière de la lampe s'accorde à la couleur "nocturne" du monde. Bien sûr «la lampe est l'âme de la nuit. Sans la nuit il n'y aurait pas de lampe» et si la nuit la protège par son corps ténébreux, c'est la lampe qui est son âme. Quelquefois on place la lampe au chevet à l'imitation de l'astre; on s'imagine participer à la vie universelle. Alors commence la contemplation à la Bosco. Le narrateur de *L'Antiquaire*, attribuant à la lampe la fonction méditative, écrit:

Quand, l'hiver, les volets y sont bien clos et que la cheminée consume sa braise de chêne, lentement, dans la pièce où la lampe répand un demi-jour modeste, il n'est pas de retraite aussi favorable à la vie des âmes. [...] Songes venus de la pénombre où vivote la lampe.<sup>21)</sup>

Mais quelles sortes de songes? Généralement dit, on est enclin à voir dans la lampe le simple ami d'un ermite, ami plein de bonne volonté. En effet le solitaire peut passer la nuit blanche, baigné par le bien-être qu'apporte la douce lumière de la lampe. Toutefois elle suggère quelquefois un abîme psychique qui sommeille sous la figure innocente de notre monde. Il arrive donc l'envoûtement de la flamme qui vous saisit pour vous emmener à un monde inconnu. Là il s'y mêle la curiosité ardente à des promesses, à des craintes, et la disposition aveugle à des aventures, à des rêveries. Donc la lampe nous présentera un thème charmant pour le chapitre II et le chapitre III.

Comme nous avons déjà vu, chez Bosco homme, nature, objet, tout se range sur le même pied. Toutefois nous devons nous garder de prendre l'objet dans le sens étroit. Ce qui est invisible, intouchable, innommable..., et ce qui est mental, sentimental, sensuel et psychologique..., pour ainsi dire l'objet abstrait", c'est dans le monde de Bosco celui qui jouit du même élément que l'"objet concret". Bruit, silence, ombre, lumière..., et acte, pensée, sommeil, crainte, pressentiment..., ce sont considérés comme une sorte de matière ou de corps, mais qui possèdent eux aussi personnalité et spiritualité. Alors feuilletons au hasard quelques œuvres:

Si j'allais à tâtons, ce n'était que l'air où je tâtonnais, l'air et ce corps fluide de l'ombre qui devient sensible à des mains nerveuses quand celles-ci, faites depuis longtemps aux secrets de la nuit, en suivent magnétiquement les formes invisibles.<sup>22)</sup>

J'avais l'impression qu'un acte, un acte inachevé, restait là quelque part, et vivait encore.<sup>23)</sup>

... j'appréhendais le sommeil, celui qui m'attendait, celui qui chaque nuit errait dans la cellule avant de descendre sur moi.<sup>24)</sup>

Nous y voyons que ce qui est abstrait prend corps et âme dans l'esthétique de Bosco. Et l'important est que ce ne soit jamais le produit de l'imagination, mais que ce soit déjà devenu la présence concrète et organique. Alors tantôt cette sorte d'"objet abstrait" flotte à la recherche du récipient favorable, tantôt il se solidifie en jouissant d'une indépendance honorable. Cependant la fluidité et la solidité ne se contrarient point. Dynamisme psychique. Et cet "objet abstrait", une fois que nous le tenons captif pour lui donner une certaine forme, la situation est renversée: cette fois-ci c'est lui qui nous domine pour nous rendre fluide sous sa puissance insinueuse. Plongé dans notre corps, il organise notre conscience et nos sens, pièce par pièce, pour y établir son monument physique. C'est à ce moment-là qu'il jouit à la fois de la matérialité et de la spiritualité; nous assistons donc à la formation d'une personnalité qui s'éveille dans le chaos du monde primitif. Ainsi endosse-t-il notre poids, notre forme, notre physionomie; nous et lui, nous sommes d'une même substance, d'un même corps, d'une même âme, quand il se cristallise en nous ou quand nous nous dissolvons en lui.

En lisant *Le Jardin d'Hyacinthe*, nous voyons que la vieille Sidonie couve depuis plusieurs années un sentiment persistant: attente. Elle attend quelqu'un ou quelque chose; on peut dire que sa vie consiste en attente. En apparence elle attend comme tous ceux qui n'attendent rien d'extraordinaire. Pourtant elle ne sait que trop ce qu'est l'attente. Pour elle toute la journée s'organise autour de ce sentiment. Et plus l'attente devient une obsession, plus elle perd son but. C'est alors que ce sentiment dépouille toutes les impuretés pour devenir une matière ou un être. Il quitte donc sa maîtresse et agit à sa guise. Nourri de l'âme de Sidonie, il nourrit cette fois son âme à elle. Ce n'est plus Sidonie qui vit en accompagnant ce sentiment; elle et lui coexistent également dans le mas solitaire où l'on est sujet à attendre quelque chose d'anonyme. Ainsi entre eux s'accomplit un pacte tacite...

(à suivre)

— Cet article doit être publié en 6 séries. —

## Notes

- 1) Jean Lambert : Un Voyage des deux mondes – Essai sur l'œuvre d'Henri Bosco (Gallimard 1951)  
Jean Onimus : La Poétique de la maison d'après l'œuvre d'Henri Bosco (Etudes, tom. 298, 1958)  
Jean Onimus : La Poétique de l'eau d'après l'œuvre d'Henri Bosco (Cahiers du Sud, No. 353, 1959)  
Jean-Cléo Godin : Henri Bosco, une poétique du mystère (Les Presses de l'Université de Montréal, 1968)
- 2) Secrétaire de cette boutique
- 3) Cadet du maître
- 4) *L'Antiquaire* (Gallimard) p. 40
- 5) *Le Récif* (Gallimard) p. 67 ~ p. 68
- 6) Nous voyons cette sorte de type chez le vieux Guériton du *Jardin d'Hyacinthe*.
- 7) Quant à la transhumance, voyez *Hautes Terres* d'Elian J. -Finbert (Albin-Michel)
- 8) Cette sorte d'éclat de la violence, ou naturelle ou humaine, on la voit dans *Le Sanglier* (1932), *Un Rameau de la Nuit*, *Les Balesta* (1956), etc. Elle est bien familière chez Bosco.
- 9) *Mon Compagnon de Songes* (Gallimard) p. 13
- 0) *Le Jardin d'Hyacinthe* (Gallimard) p. 85
- 1) *Un Rameau de la Nuit* p. 230
- 2) Les antécédents mystérieux concernant Cyprien et Hyacinthe, on peut les lire dans *L'Enfant et la Rivière*, *L'Ane Culotte*, *Hyacinthe*, *Le Jardin d'Hyacinthe*. Pour le lecteur de Bosco, ces deux personnages sont assez familiers.
- 3) *Mon Compagnon de Songes* p. 216 ~ p. 217
- 4) *Le Jardin d'Hyacinthe* p. 157 ~ p. 159
- 5) id. p. 161
- 5) *Le Mas Théotime* (Poche) p. 108

- 17) *Mon Compagnon de Songes* p. 219
- 18) *Un Rameau de la Nuit* p. 289 ~ p. 290
- 19) id. p. 37
- 20) *Mon Compagnon de Songes* p. 133 ~ p. 134
- 21) *L'Antiquaire* p. 117
- 22) *Mon Compagnon de Songes* p. 101
- 23) *Hyacinthe* (Gallimard) p. 44
- 24) *Le Récif* p. 171